

Jacques Cortès
Professeur émérite, Président du GERFLINT



Toute aventure orientaliste cherche à explorer un ailleurs
qui s'exprime souvent sous la forme d'un jadis, d'une fuite
dans le passé

Vijaya Rao (infra)

A propos de l'Inde, le discours québécois est très enthousiaste. Gérard Bagès, par exemple, projettera en octobre 2008, au Québec (donc dans quelques semaines à peine à la date de ces lignes), son film intitulé : *L'Inde du Rajasthan au Cachemire* ». Le texte d'annonce, comme il se doit pour un écrit de ce type, est dithyrambique :

l'Inde, une civilisation en soi, une richesse effarante sur tous les plans. Elle dépasse tous les clichés que nous entendons à son sujet. Traditions et modernité s'y côtoient.

Cette thématique amoureuse, on en trouvera *infra* des exemples nombreux et savoureux dans les beaux, délicats et très sensuels poème sur l'Inde de Nicole Brossard (*Plurielle des plurielles*) et de Yolande Villemaire (*Ghazals et autres poèmes*), dans les descriptions légitimement extasiées du Taj Mahal que rapporte Pierre Rajotte¹, ou bien encore dans l'espèce de ferveur religieuse dont ce grand spécialiste de l'Inde qu'est Mathieu Boisvert nourrit sa présentation du grand pèlerinage d'Allahabad.

On pourrait facilement en conclure que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais ce serait peut-être aller trop vite en besogne. Lorsqu'on tente de poser sur Montréal un regard indien (si tant est qu'on puisse s'autoriser une telle audace quand, comme moi, on n'a jamais mis les pieds en Inde), le positif, certes, l'emporte aussi, mais des réserves, sans être systématiques, sont clairement exprimées. Ce qui importe pour nous, dans

ce troisième numéro de *Synergies Inde*, c'est simplement de les analyser de la façon la plus objective possible, donc sans arrière-pensée, en partant du principe qu'un problème correctement formulé est déjà un premier pas vers une meilleure compréhension des positions en présence.

L'analyse anthropologique qu'un Québécois peut proposer de Bombay, de New Delhi ou de Trivandrum, n'est pas du tout celle qu'un Indien immigré à Montréal peut faire de son lieu d'accueil. Dans le premier cas, le Québécois auto-exilé en Inde, (comme les « Lotbinière » dont la saga nous est contée *infra* par Serge Granger), même s'il fonde dans ce pays une véritable dynastie familiale s'étendant sur 2 ou 3 siècles, n'a ni le statut social d'un immigrant, ni même celui du « colon » au sens traditionnellement péjoratif du terme. Historiquement, c'était une sorte d'aventurier installé en terre lointaine sous régime colonial britannique, qui tirait certainement de sa situation un confortable profit, mais - c'est du moins ce que d'aucuns sont enclins à penser - avec plutôt l'image d'un bienfaiteur dans la mesure où il apportait au pays une compétence technique fort appréciée. Aucune quête angoissée d'identité chez lui. Il appréciait le pays et aimait passionnément y vivre, mais il n'avait ni l'obligation, ni l'intention, ni même l'idée (des exceptions sont évidemment possibles) de s'intégrer ou de s'assimiler.

Depuis l'indépendance du pays, les rapports économiques font plus que jamais florès entre l'Inde et le reste du monde, mais ils se doublent d'une attraction désormais très forte, en Occident, pour l'ensemble des croyances, manières de vivre et pratiques diverses² liées à la spiritualité brahmanique ou bouddhiste, et aux bienfaits que cette dernière est censée apporter à l'homme moderne écrasé par une société où le profit est érigé en vertu.

Dès lors, la vision de l'Inde d'un Occidental moyen est fortement embellie par une réputation de sérénité, de sagesse et de cet art du « presque rien suffisant » dont cet immense pays semble être devenu le modèle canonique. On en arrive ainsi à une vision (probablement stéréotypée) occidentale qui, comme le dit finement Vijaya Rao, « fige l'objet dans un espace et un temps déterminés ». Et elle rajoute avec un zeste d'ironie : « Que cherche le voyageur occidental en Inde ? Une confirmation d'un pays arriéré, moyenâgeux ? Un pays qui avance en matière de technologie pour concurrencer le monde développé ? Il peut y avoir autant de représentations de l'Inde que de regards ». Pour bien comprendre cela, il faut toutefois inverser précisément le regard :

En effet, si l'on tourne les yeux vers le Québec, le premier constat que nous permet de faire ci-dessous le très complet article d'Anna Maria Fiore, c'est d'abord que l'effectif du groupe sud-asiatique, notamment en provenance de l'Inde, est en croissance rapide dans les agglomérations urbaines du Québec, même si la proportion des immigrants est « beaucoup plus modeste au Québec qu'en Ontario et en Colombie-Britannique pour des raisons linguistiques compréhensibles. Mais l'article d'Anna Maria Fiore (à lire pour le plus grand profit) ne tire pas de ce fait des conséquences négatives. Sans doute l'identité post-migratoire des immigrants anciens ou récents venus de l'Inde est-elle multiple, mais des solidarités se font entre les communautés les plus diverses

et des initiatives heureuses, notamment artistiques³, aboutissent à rapprocher les communautés.

Les problèmes, toutefois, ne manquent pas, et la question de la langue française (la fameuse Loi 101) est un thème de désaccord profond entre le Québec et une bonne part de ses immigrants indiens anglophones dont certains semblent avoir le plus grand mal à accepter l'idée d'une différence québécoise en matière linguistique. Il faut lire, à cet égard, l'ouvrage de Denise Helly et Nicolas Van Schendel : *Appartenir au Québec ; Citoyenneté, Nation et Société civile*, et notamment le chapitre 5 intitulé « le Québec, une province comme les autres » où la connaissance du français est estimée « un trait sans intérêt » par certains immigrants qu'exaspère l'obligation d'avoir à apprendre une langue dont ils affirment ne pas voir l'utilité. Le monolinguisme, pour eux, devrait donc être la règle : « if one language is spoken in the whole country, it is better ». De là à parler de lois répressives et de considérer comme « illégitime l'énoncé selon lequel tout résident du Québec devrait savoir parler le français », il n'y a qu'un pas vite franchi, par cette immigrante indienne, par exemple, qui déclare avec passion : « I cannot support any statement like that, it is flawed. Absolutism is fundamentally flawed ».

C'est donc entre tous ces sentiments d'amour et de refus, de fusion et de polémique, d'entente parfois profonde et de communautarisme, d'ouverture, de transculture et de repli, que le Québec construit peu à peu son identité multiple.

Pour tous, en dépit de motifs plus ou moins profonds de mésentente, et malgré des signes, somme toute sans gravité majeure, vécus par l'une ou l'autre des nombreuses communautés rassemblées dans le pays (d'aucuns parlent même d'ethnocentrisme ou de racisme), le chemin vers la cohésion sociale est tracé dès lors que chacun, au bout du compte, se félicite de vivre dans un milieu où la *French touch* est particulièrement appréciée : « I have been here for ten years- avoue une Dame indienne - then I belong there. I feel comfortable here ».

Ce numéro 3 de *Synergies Inde* voit le jour grâce à une subvention du Ministère des Relations Internationales du Québec. Je tiens à exprimer la gratitude du GERFLINT pour cette possibilité qui nous a été donnée de travailler avec une grande Région dont, d'évidence, nous partageons avec foi la volonté de défendre l'usage de la langue française.

Si le Québec est la « Belle province » où il fait bon vivre en paix et en sécurité, c'est aussi parce que s'étant historiquement bien battu pour conserver sa langue et sa culture, il sait, mieux qu'aucune autre communauté au monde, le prix qu'il faut payer pour garder son identité. Gageons donc que les sujets qui fâchent finiront par être mieux analysés. La connaissance du français ne doit pas être vécue comme un diabolique et futile pensum imposé par la Loi 101, mais comme une ouverture et un enrichissement de l'esprit. Viser de tels objectifs, c'est corriger un peu la trivialité d'une politique internationale prête à saccager toute valeur autre qu'économique. Si chaque langue est une vision nouvelle du monde, pourquoi s'enfermer dans le monolinguisme ? Pourquoi sacrifier le plus riche patrimoine de l'humanité sur les autels d'un libéralisme

qui usurpe et dénature entièrement la signification du nom qu'il se donne ?
Je remercie, avec Mesdames Vidya Vencatesan et Vijaya Rao qui l'ont coordonné avec délicatesse et talent, tous les auteurs de ce beau numéro, et, rejoignant respectueusement les propos ci-dessus de Madame La Ministre Gagnon-Tremblay, je forme des vœux pour que cette collaboration avec le Québec soit le prélude à un long et beau chemin encore à tracer, conformément à la fameuse phrase du poète espagnol Machado : « *caminante, no hay camino . Se hace camino al andar* ».

Terminer cet éloge du Québec et de la langue française par une citation en espagnol est une invitation franche à œuvrer pour un monde multilingue, c'est-à-dire exactement pour le contraire de ce que la passivité et le suivisme souhaiteraient nous imposer.

Notes

¹ Il s'agit des textes de Charles A. Wilson (1923) et de l'abbé Jean-Charles Beaudin (1937), cf. l'article de P.Rajotte

² voir *infra* l'article de Vijaya Rao qui évoque l'*ashram* du *Guru Sri Aurobindo* et de ses successeurs à Pondichéry .

³ Cas de la Fondation Kala Bharati, centre de danse néo-classique indienne enseignant la danse sacrée du Bharata Nātya à des élèves de toutes origines.